# L'Effet 'Yau de Poêle

## de Lacan et des lacaniens

François George

Le phénomène Lacan, débordan largement la psychanalyse, a gagn toutes les sphères de l'intelligentsia Lacan fascine aussi bien les commu nistes que les giscardiens, les élec troniciens que les théoriciens du marketing. Mais François George spécialiste de la démystification démontre que cet engoue- ment ne tient qu'à une uti- lisation, certes habile, de la poudre aux yeux, et re- pose finalement sur des eux de mots qui n'ont pas

HACHETTE ESSAIS

10
1

# L'EFFET 'YAU DE POÊLE

## De Lacan et des lacaniens

[342]

8°R
79251
(15)

DU MÊME AUTEUR

— *Autopsie de Dieu*, Julliard, 1965.

— *Le Discours du Capitalisme*, avec Daniel Verrès, L'Herne, 1971.

— *Prof à T.*, 10/18, 1976.

— *Deux études sur Sartre*, Christian Bourgois, 1976.

— *La Loi et le Phénomène*, Christian Bourgois, 1978.

— *Pour un ultime hommage au camarade Staline*, Julliard, 1979.

FRANÇOIS GEORGE

# L'EFFET 'YAU DE POÊLE

## De Lacan et des lacaniens

HACHETTE
*littérature*

DL-26-12-1979-35409

© Hachette, 1979.

*A Michel Haroche, en souvenir d'une roue de voiture, grâce à laquelle il me fit entrevoir l'essence de la mystification.*

*Prenez garde de ne pas refuser d'écouter Celui qui parle.*

SAINT PAUL, Epître aux Hébreux.

Blaise. — ... *Maintenant, si vous cherchez une amusette, une manie, la psychologie vous procure à peu de frais de quoi vous occuper l'esprit.*

Le capitaine. — *Vous dites ?*

Blaise. — *La psychologie. Dans ce domaine, l'effet Glapion règne en souverain.*

Le capitaine. — *Tout à fait entre nous, je n'ai jamais pu savoir, jusqu'au fond, jusqu'au trognon, ce que c'est, l'effet Glapion.*

JACQUES AUDIBERTI, L'Effet Glapion.

## D'UNE CONJURATION ENFIN DÉCOUVERTE

Je n'ai pas vocation à renverser les idoles. Je n'ai pas, tant s'en faut, le pouvoir de permettre à quiconque de se passer de mythes. Je sais bien que ce ne sont pas les dupes qui manquent, mais les charlatans, et que le besoin pousse à se prosterner devant n'importe quoi. Au nom du principe de plaisir, je supplie qu'il n'y ait pas d'erreur sur le destinataire : ces quelques remarques s'adressent non à ceux qui croient, mais à ceux qui doutent, ceux qui cherchent, ceux qui pensent.

Du reste, je ne prétends pas enseigner, dire souverainement le vrai et le faux, mais plutôt faire état de mon expérience. Je voudrais raconter comment j'ai eu l'occasion de me trouver dès ma jeunesse sur certains chemins qui m'ont mené à la découverte d'une conjuration, d'une ampleur et d'une perfidie inégalées.

Le premier indice s'en présenta à moi sous l'aspect subjectif d'un chagrin d'amitié. Me trouvant alors en Allemagne, je reçus de mon ami Mersenne, que je connaissais depuis l'école primaire, une lettre qui m'annonçait son intention d'abandonner notre « corps, est-ce pont d'anse ? » (*sic*), parce qu'il ne se souciait plus de « peau-lie-tique », ni de « file, ô Sophie ! » (*re-sic*).

Revenu à Paris, je tâchai de m'enquérir du mal qui avait pu atteindre un aussi remarquable esprit (lauréat

du Concours général et élève de l'Ecole normale supérieure), l'amenant à renier ses engagements, sa vocation et jusqu'à son sens de l'amitié. Je ne pus rien obtenir de lui : il me fit savoir avec hauteur qu'il refusait de « répondre à ma demande ». Mais quelques bonnes âmes m'expliquèrent sa « réti-sens », qui m'apparaissait comme une véritable « indé-sens », m'apprirent que cet esprit ouvert et pondéré avait été touché par ce qu'on appelait « l'effet Lacan », auquel, m'assura-t-on, peu résistaient au 45 de la rue d'Ulm.

Bien que j'aie pu saisir sur la personne de Mersenne les signes les plus évidents de la dégradation psychique et morale, dans la naïveté de la jeunesse, je fus incapable de forger aussitôt l'hypothèse d'un noir complot contre l'esprit. Loin de là, je crus à mon tour qu'une nouvelle vérité était apparue, et je voulus recueillir quelques parcelles de sa lumière. Non sans peine, je parvins à m'introduire dans un cercle très fermé qui, dans l'arrière-salle d'un café, se livrait le vendredi soir à l'exégèse des écrits du fameux Lacan.

Ce fut rude. Jusque-là, la fréquentation des phénoménologues m'avait laissé entretenir quelques illusions sur mes capacités intellectuelles. Ce brutal contact avec l'avant-garde de l'intelligence me ramena à mon rang, proche de la débilité mentale. Paralysé par l'évidence de ma nullité — la seule qui dorénavant voulait bien se profiler à mes yeux —, je n'osais dire un mot ni poser une question, et, en même temps, de toutes les forces de mon esprit bandées jusqu'au point de rupture, j'essayais de percer le secret du discours prodigieux qui se tenait là. Mais, en plein Quartier latin, j'étais comme un voyageur égaré dans une terre lointaine, où se parlerait une langue radicalement étrangère dont il n'y aurait ni grammaire ni lexique.

A la douloureuse révélation de mon insuffisance

s'ajoutait, naturellement, un sentiment non moins pénible d'illégitimité. Le directeur du séminaire était un barbu dont le regard lointain paraissait dédaigner notre environnement grossier pour scruter les mystères du symbolique. Ses rares interventions faisaient l'objet d'une attention religieuse. Or, un jour, ce personnage redoutable se tourna vers moi et me pria de commenter un passage particulièrement difficile. Je ne pouvais me dérober. Je fis donc ce qui était en mon pouvoir, c'est-à-dire que je dis n'importe quoi. Mort de trac, je m'attendais à ce que le barbu pointe sur moi un index furieux, voire, pour rester dans le domaine de la psychanalyse, un phallus vengeur, en hurlant : « Hors d'ici, intrus ! » Mais peu à peu, je m'aperçus que mes paroles, loin de susciter le scandale, tombaient dans un silence intéressé et je me rendis compte de cette merveille : sans me comprendre moi-même, *je parlais lacanien.*

Je m'enhardis et je formulai quelques thèses qui depuis sont devenues des banalités, par exemple que la structure du signifiant ne doit pas élider ce qu'il en est du signifiant de la structure, que le père imaginaire, qui porte moustache et bretelles, ne saurait être confondu avec le père symbolique, qui porte la loi, et que le sujet est tout à fait comparable à l'huissier, qui est le seul employé à être mis à la porte dès le moment de son entrée en fonction.

La fin de mon intervention fut accueillie par un silence plus flatteur que des applaudissements, par cette « résonance » qui, selon la doctrine professée par le barbu, devait permettre la « ponctuation », puis l' « élaboration » adéquates. Sans doute pour prévenir le découragement, le barbu avait appelé notre attention sur « l'effet d'après-coup » essentiel au discours, comme le vieillissement l'est à la qualité du vin : ainsi pouvions-nous toujours espérer que tout d'un coup, en prenant le

métro ou en nous brossant les dents, le sens des formules qui nous avaient paru si arides pendant la soirée allait nous illuminer. Au bout de quelques minutes donc, estimant que le temps d'un premier « travail » était écoulé, le barbu me regarda en fermant les yeux à demi, comme un peintre qui cherche à évaluer une distance ou une proportion, parce qu'il lui fallait remonter des profondeurs aveugles du symbolique pour s'adapter à la lumière qui venait de surgir inopinément à bâbord. Enfin, il me dit sur un ton des plus engageants : « Il y a beaucoup de choses dans ce que vous avez dit. » Les autres, comme il se devait, opinèrent du chef. Puis reprit le colloque auquel je ne comprenais toujours rien, et dont je ne parvins même pas à saisir en quoi il constituait « l'après-coup » de mon propre discours, car il n'avait avec lui, bien entendu, aucun rapport apparent.

A la fin de la séance, le barbu, nuançant son impassibilité de quelque chaleur, réitéra son appréciation élogieuse : « Beaucoup de choses... Beaucoup de choses... », disait-il en clignant des yeux, continuant sans doute à m'évaluer. Il me chargea d'un exposé sur le phallus, sujet difficile entre tous, me confia-t-il, mais qu'à son avis, sur la foi de ma précédente prestation, je parviendrais à maîtriser, et me fit entrevoir la possibilité d'une prochaine rencontre avec le maître. Il conclut sur une métaphore qui n'était plus pour me déconcerter : « Vous pourriez devenir le navire de notre école. »

L'effet d'après-coup de cette séance, ce fut pour moi un profond abattement. Je n'avais cessé d'être un crétin que pour devenir un imposteur. Sans rejaillir sur le maître, naturellement, cette imposture condamnait ses sectateurs, et je ne remis plus les pieds dans le cercle qui venait de m'ouvrir les bras.

Certes, ceux qui sont aujourd'hui formés à la nouvelle pensée dont je viens de retracer les débuts esti-

meront simplement que ma bêtise n'avait pas désarmé, puisque je renonçai à une carrière qui s'annonçait glorieuse pour une fausse conception de l'honnêteté intellectuelle. En effet, j'étais toujours victime du préjugé de la conscience. Il importait peu que je n'aie moi-même rien compris à ce que j'avais dit, au contraire : un inconscient théoricien avait bien voulu s'exprimer à travers moi, et avait produit un certain effet auprès de l'Autre. Voilà ce que j'avais « forclos », non par probité, mais par une vanité ridicule [1].

L'effet Lacan, pour sa part, se propagea, avec de lourdes conséquences. Les cénacles lacaniens se multiplièrent, et le « ça parle » faisait fureur comme à une autre époque les tables tournantes. Mais à force de faire parler le *ça*, le *je* se sentait un peu désaxé, et je vis venir à moi nombre de sujets en piteux état. Pourtant, quand je leur racontais mon expérience, je me heurtais de la part des sujets à une curieuse résistance. Je m'aperçus que le sentiment de leur infirmité s'accompagnait d'un secret plaisir : la révélation de leur imbécillité avait pour contrepartie celle d'un savoir fabuleux, que sans doute ils ne parviendraient jamais à assimiler, mais dont ils pourraient être les servants. Une trouble complicité les unissait déjà aux adeptes du signifiant, dont ils disaient : « Mais *eux*, ils se comprennent ». En fait, ils avaient simplement assisté à un échange de signaux, assez comparable à la communication animale. Comment ne pas se comprendre quand on ne fait qu'échanger des mots de passe et des signes de reconnaissance ? Et comment ne pas comprendre que le « comprendre » est un leurre, un effet de l'imaginaire,

1. Au moment même où je venais de vérifier une des thèses les plus profondes du maître : « Si vous ne comprenez pas mes écrits, tant mieux, ça vous donnera justement l'occasion de les expliquer. » *Le Séminaire*, livre XX.

quand toute la question est de se montrer parés des mêmes plumes dans le rituel de parade ?

Une institution fonctionne grâce à des signes creux dont toute pensée s'est depuis longtemps éventée, qu'en ce sens on peut très exactement appeler des *signifiants*. Au sein d'une institution, n'a normalement cours que la monnaie qu'elle frappe à son effigie et pour son seul usage. Ceux qui appliquent sa règle ont le sérieux des joueurs de cartes, qui ne se posent pas la question absurde de savoir si le roi et la reine renvoient à des monarques réels. Le jeu permet au contraire d'entretenir l'étanchéité du circuit, de prévenir l'introduction des éléments allogènes qui ne manqueraient pas d'entraîner sa détérioration. Telles sont les conditions auxquelles vous pourrez discuter interminablement de l'eucharistie, de la dictature du prolétariat ou du signifiant qui représente le sujet pour un autre signifiant, c'est-à-dire non parler de quelque chose, ce qui présente tous les dangers de l'altérité, mais vous entendre avec vos frères, ce qui répond à votre désir.

Mais moi, je n'ai jamais rien compris à la fraternité. Voilà pourquoi j'en suis venu, après bien des épisodes éprouvants, à découvrir l'existence d'une société secrète s'étant donné pour but la destruction de la raison et de la signification, que je propose d'appeler la confrérie des Yau-de-poêle. On ne peut en effet imaginer que, lors des étonnantes réunions qui se tiennent dans les soupentes des éditions du Seuil ou dans les catacombes de l'Université, les conjurés saluent autrement le grand maître que d'un sacramentel : « Comment vas-tu, yau-de-poêle ? »

Certes, je ne pense pas que la dénonciation d'un homme isolé puisse ébranler une organisation aussi puissante et ramifiée. Mais peut-être peut-on espérer l'incliner à suivre l'exemple de relative ouverture donné de nos

jours par la franc-maçonnerie. Une telle évolution serait largement positive. Par exemple, donner du « yau de poêle » au lieu du maître ou du docteur, cela mettrait un peu de fantaisie dans des relations qui restent déplorablement guindées et hiérarchiques.

On a expérimenté les propriétés du signifiant bien avant Lacan, et, face au barbu, je n'avais fait que réinventer en catastrophe une plaisanterie de la Renaissance. « J'ai vu chez moi un mien ami, par manière de passe-temps, ayant affaire à un de ceux-ci, contrefaire un jargon de galimatias, propos sans suite, tissu de pièces rapportées, sauf qu'il était entrelardé de mots propres à leur dispute, amuser ainsi tout un jour ce sot à débattre, pensant toujours répondre aux objections qu'on lui faisait ; et pourtant était homme de lettres et de réputation, et qui avait une belle robe[1]. »

Durablement impressionné par l'automatisme mental cher à son maître Clérambault, Lacan professe l'automatisme du signifiant. Mais, bien avant lui, cette perspective mécanique avait déjà été explorée, et Michelet, évoquant la formation de ce qu'il appelle le « peuple des sots », au XII[e] siècle, semble décrire l'école lacanienne. Pour ces sots pré-lacaniens, qui déjà font de la grammaire la logique et de la logique le tout du savoir, « toute combinaison de mots est une combinaison de choses », si bien qu'un enchaînement réglé fournit la « machine à penser » : sous le coup de cette découverte magnifique, les sots fondèrent « l'immuable école du Rien[2] ».

Il aura pourtant fallu attendre Lacan, pour voir le

1. Montaigne, *Essais*, livre I, chapitre XXV : « Du pédantisme ».
2. *Histoire de France*, tome IX, introduction.

calembour érigé en forme suprême de la rationalité [1]. Quand le docteur Cottard, au nom de Chateaubriand, demandait timidement : « Aux pommes ? », il ne pouvait savoir qu'il se trouvait en avance sur la pensée psychanalytique. Aujourd'hui, devenu lacanien, il pourrait se livrer sans réserves à sa manie favorite, d'autant qu'au-delà du milieu médical, les contrepèteries refusées par *Le Canard enchaîné* constituent désormais la base de la réflexion philosophique.

Cette révolution intellectuelle lèse-t-elle les intérêts du patient ? Elle permet en tout cas une appréciation beaucoup plus rapide de son cas. Si vous vous appelez Prunier, honorable lecteur, ne vous étonnez pas d'être secoué. Certes, les Perrier ont eu la douleur d'apprendre qu'ils devaient subir doublement le poids du nom-du-père, puisque dans leur nom le *père y est* [2]. Quant aux Périllat, leur névrose est aussi facile à éclaircir que difficile à traiter, car il est bien certain que si *père il y a, péril 'y a.* Par là, le patient découvre la possibilité d'économies substantielles, parce qu'évidemment, payant très cher pour entendre des plaisanteries d'un goût douteux sur son nom, il ne tarde pas à se rendre compte qu'il aurait mieux fait d'aller consulter Alphonse Allais. On a par exemple demandé à l'auteur de ces lignes s'il comptait tuer le dragon ; d'où il ressort que c'est donc de l'esprit lacanien lui-même que procède cette polémique anti-lacanienne [3].

1. Certains, que la « nouvelle philosophie » n'a pas dégoûtés du raisonnement marxiste, opposeront à notre thèse du complot une théorie misérabiliste : les rédacteurs de l'almanach Vermot, ruinés par l'élévation du niveau intellectuel des masses populaires, auraient été contraints à une difficile reconversion.

2. Ce point n'a pas échappé à un praticien du signifiant aussi aguerri que Malherbe, sous la plume duquel nous relevons : « Ta douleur, du Périer, sera donc éternelle... ? »

3. Du reste, le lecteur pourra noter que l'esprit du docteur est venu de temps à autre nous seconder utilement.

*PREMIÈRE PARTIE*

# LES MAUVAISES MANIÈRES

# I

## QUELQUES SIGNIFIÉS DU SIGNIFIANT

*Cupidine humani ingenii libentius obscura creduntur* [1].

TACITE.

Un lacanien subtil aura le bon goût de sourire de ce qui précède. Il ajoutera seulement qu'on ne saurait juger une doctrine aux effets de mode qu'elle suscite et qu'il serait injuste de condamner Lacan sur les sottises qui se disent ou se font en son auguste nom. Nous proposerons donc une géographie de la mystification distinguant trois zones. Nous concéderons que la responsabilité de Lacan n'est pas engagée dans la périphérie des pédants et des précieuses ridicules, pas plus que celle de Sartre dans ce qu'on appelait jadis existentialisme à Saint-Germain-des-Prés, encore qu'on pourrait toujours se demander pourquoi Sartre a parrainé, *volens nolens*, un phénomène plutôt sympathique, et pas Lacan. Mais laissons cela, et faisons porter la discussion sur le rapport direct de Lacan à son public, dont on saurait difficilement soutenir qu'il lui ait échappé, tant est manifeste le soin avec lequel il a été organisé ; en attendant de nous rendre dans la cité interdite, dans le sanc-

1. Les hommes ajoutent volontiers foi à ce qu'ils n'entendent pas.

tuaire inaccessible et supposé où le savoir est présent à soi, pour porter le fer au cœur même de la doctrine.

Lacan, théoricien du *semblant*, en est surtout un remarquable praticien. Il a mis en scène un enseignement soi-disant clandestin et maudit, caractères qui ont largement contribué à en assurer le succès public. Est-ce un hasard si l'on retrouve dans cet enseignement, adroitement distribuées, les grandes références de l'ésotérisme ou de l'occultisme ? L'accent est mis sur la Parole, cette parole dont l'homme a davantage besoin que du pain et qui vaut comme telle, parce qu'elle porte révélation, parce qu'elle coïncide avec la parole même des choses (le monde étant naturellement homologue au langage qui le « structure ») ; on ne saurait donc lui reprocher d'être obscure ou confuse, puisqu'elle est *de l'être*. Cette parole *est* vérité, même si l'on ne peut savoir *quelle* vérité. L'absolu ne se détaille pas, et son essence est d'être irrelatif. Il suffit donc d'être averti que cette parole, en soi, en droit, est pleinement déchiffrable, étant, côté caché, l'organisation même du monde. Dans l'ordre secondaire des phénomènes, elle institue un maître (n'allons pas prétendre par un renversement grossier que c'est l'aspirant maître qui exhibe la parole pour s'établir), lequel se trouve par définition crédité du savoir. Le maître en sait forcément long, puisqu'il est en communication avec la vérité. Toutefois, ce savoir ne peut se transmettre selon les règles ordinaires et d'ailleurs méprisables de l'Université officielle, étant soumis — c'est ce qui fait sa valeur — à des contraintes extraordinaires. Quand Gurdjieff enseigne : « Un homme ne peut jamais dire la vérité, quelquefois *ça dit* la vérité, quelquefois *ça dit* un mensonge[1] », ne croirait-on pas

1. Ouspensky, *Fragments d'un enseignement inconnu*. Ouspensky fut le Jacques-Alain Miller de Gurdjieff.

plus de portée que l'enfantin
"Comment vas-tu, yau de poêle ?
Contre un aveuglement dérisoir
qu'on ne peut pardonner qu'au
névrosés, contre, aussi, l'exploi
tation tendancieuse du désarro
contemporain, il était urgent d'e
appeler à une authentique expé
rience de l'inconscient, ainsi qu'au
exigences minimales de l'esprit cr
tique. Ce pamphlet implacable fer
des vagues sur les divans, et ailleurs

**François George** pratique la philosophie et la critique. Il est notamment l'auteur de *Prof à T., Deux études sur Sartre, La loi et le phénomène, Pour un ultime hommage au camarade Staline.*

H.L. 23.3277.3
79-XI

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du

CNL Centre national du livre